

— Je veux que tu reconnaisse publiquement notre puissance ; à genoux et demande grâce !

Le roi-Hercule se jeta à genoux et supplia.

Il était bien et dûment maté. Il n'était plus à craindre. Son vainqueur lui promit aide et assistance à condition qu'il n'aurait que des intentions loyales touchant les fétiches blancs.

Criquet était en conversation avec M'foulou.

A l'aube naissante, les défenseurs de Catherine prenaient le chemin de Louala.

XXXXII

LOUALA

La route était belle, la marche peu fatigante, l'allure des zèbres ne laissait rien à désirer. Tout allait bien.

Vers quatre heures du soir, le guide s'arrêta et dit :

— Derrière ce bois est le village de Louala.

— Le roi Louma demeure là ?

— Oui.

Paul et ses compagnons regardèrent dans la direction indiquée et songèrent.

Quel drame douloureux allait se jouer dans ce coin perdu du grand théâtre du monde ? Quels combats faudrait-il soutenir ? A qui appartiendrait la victoire ? C'était une lutte à mort d'où sortirait pour eux ou la ruine ou le bonheur.

Ils gardaient un profond silence que Criquet rompit en disant :

— C'est ici que nous allons nous reposer crânement.

— Nous reposer ! exclama Paul.

— Eh, oui-da ! N'avons-nous pas à nous raser de frais, à nous donner un coup de peigne, à nous friser, à changer de chemise, à nous bichonner, à mettre nos habits de gala pour aller à la noce ?

— Tu parles comme si nous avions surmonté toutes les difficultés. Et pourtant nous ne savons pas encore comment cela finira. Serons nous vainqueurs ?

— C'est tout comme si nous l'étions

— Tu oublies, ou plutôt tu cherches à oublier que Calao a plus de cent hommes sous ses ordres, sans compter les bandits de Louma qui se joindront à lui, et que nous serons peut-être un contre mille.

— Ta, ta ! tout ça c'est du peut-être, c'est de l'exagération.

— Tu veux nous faire espérer, quand tout nous crie impossible.

— Impossible ! avez-vous dit cela quand Calao vous avait mis un col-carcan dernière mode ?

— Oui, j'espère, mais mon espoir est mêlé à de grandes inquiétudes, répliqua Henri.

— C'est que vous êtes amoureux.

— Criquet !

— Eh bien, quoi ! je mens peut-être ? Vous n'aimez pas mademoiselle Tcherkoff ? C'est votre naturel d'être sévère, morose, froid ? A d'autres !

— Criquet !

— Vous l'aimez, et vous tremblez, c'est dans l'ordre. L'amour est une maladie dont on guérit très difficilement, c'est une sorte d'anémie, de chorose morale. Cela vous rend triste ou jovial sans motif. Cela vous fait trembler pour un rien, vous exalte sans raison, vous fait voir tout en noir ou tout en rose ; de toutes les couleurs, dit-on. Vous savez que nous vaincrons ; mais vous avez peur, parce que vous aimez.

— Cher ami, je vous comprends. Vous cherchez à nous bercer d'un fol espoir, vous voudriez me faire croire, à moi particulièrement, qu'un sentiment irréfléchi me prive d'une partie de mes facultés.

— Ce n'est point tout à fait cela. Je veux dire que si, comme moi, vous aviez l'esprit libre et le cœur léger, vous auriez déjà trouvé au moins cent moyens de réduire le Calao. Ce Louma n'est en définitive qu'un loup, qu'il soit loup-ma ou loup-garou, je m'en bats complètement la portière.

— Eh bien, grand homme, intervint Paul, dis-nous donc ce que nous avons à faire.

— Laissez le commandement à Achille. Mademoiselle Catherine vaut bien Hélène.

— Je vous prie de m'aider dans ce commandement. Qu'en pensez-vous ?

— Moi ? je pense, je pense... qu'il faudrait d'abord voir le fameux village.

— Et après ?

— Après ? Dame ! vous m'en demandez trop d'un coup ; je dirai le reste plus tard.

— Gagnons ce bois; nous y choisirons le point d'observation le plus sûr possible.

— Voyons quel parti l'on peut en tirer.

Ils s'engagèrent prudemment dans le bois dont la profondeur était à peine d'un demi-kilomètre.

Arrivés sur la colline opposée à celle par laquelle ils étaient entrés, le guide leur désigna par un geste un groupe de cases couvertes de paille ou de longues herbes. C'était Louala.

Ce bourg comptait environ deux cents maisons, parmi lesquelles on en remarquait plusieurs hautes et vastes. Elles impliquaient une idée de fortune ou de puissance relative, au centre du village était une habitation qui attirait surtout leur attention.

C'était une case ronde en forme de dôme, aux flancs de laquelle s'appuyaient d'autres constructions rondes ou carrées, à claire-voie ou massives, et dont on ne pouvait, à distance, apprécier le nombre.

C'était le palais royal du grand sultan Louma.

— Tiens! s'écria Criquet, on fait la moisson bien tard dans ce pays; voilà les mules et mulots de foin. Si ça n'est pas assuré contre l'incendie, les pauvres bougres risquent d'être ruinés avant peu.

Sa remarque n'eut point d'écho.

Le bourg était sur la pente douce d'une colline aboutissant à une rivière qui, après avoir tourné à gauche, à trois kilomètres environ au delà du village, coulait derrière une montagne assez élevée dont le pied constituait en partie la rive.

A droite du village, c'est-à-dire à l'opposé du point où étaient Paul et ses amis, la colline offrait un plateau et se transformait en une plaine immense.

Au delà du bourg, en face de la rivière, on apercevait les derniers bouquets d'arbres d'une forêt rocheuse.

A gauche, une clairière facilitait leur inspection.

A droite se remarquait un versant de montagne couverte d'herbages.

Henri, après avoir amplement examiné la situation, pria ses compagnons de le suivre vers la contre-pente du village et d'aller choisir dans la forêt un endroit pour centre d'opérations.

Dès que ce point fut déterminé, ils s'y arrêtèrent et renvoyèrent le guide à qui Criquet dit quelques mots en lui donnant un pas de conduite.

— Et maintenant que faisons-nous? demanda-t-il à son retour. Je crois parfaitement inutile de hisser le pavillon et de l'appuyer de rente et un coups de canon. N'êtes-vous pas de mon avis?

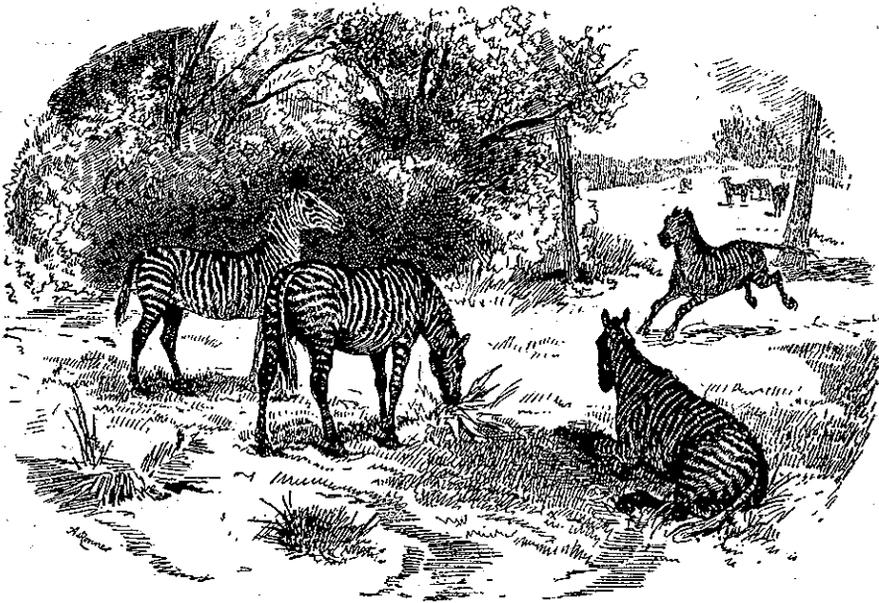
— Il faudrait mettre nos zèbres en sûreté, ce qui, pour nous, est une grosse affaire.

— Oui, notre hôtel est incomplet, il lui manque une écurie.

— Entravons-les, dit Paul; de cette façon ils pourront paître et ne s'éloigneront pas.

— Si nous leur mettions le bandeau sur les yeux, ne croyez-vous pas, messieurs, ce moyen efficace? demanda von Ruff.

— Je crois, remarqua Henri, que nos montures vont nous être plus incommodes qu'utiles. Nous avons pour ennemis des hommes



LES VOYAGEURS LES VIRENT REPENDRE LEUR LIBERTÉ. (P. 306.)

montés sur des chameaux-coureurs. La poursuite qu'ils nous donneraient nous mettrait dans une infériorité telle, en dépit des zèbres, que nous devrions agir de ruse et nous cacher.

— C'est vrai.

— Admettons que nos zèbres restent dans le voisinage pendant les ours indéterminés que nous passerons à attendre Calao et à prendre nos dispositions pour la lutte qu'il nous faudra soutenir; mais ces animaux entravés ou aveuglés peuvent être aperçus par un chasseur du village, qui dénoncera sur-le-champ notre présence.

— Et nous serons évidemment déclarés ennemis et traités comme tels.
 — Nos zèbres deviennent ainsi pour nous un danger réel.
 — Sans compter, ajouta Paul, les grands carnassiers tels que lions, tigres ou panthères qu'ils attireront infaiblement et qu'il faudra tuer à coups de fusil, et que ces coups de fusil seront entendus par les indigènes de Louala.

— Si l'un de nous les conduisait à une certaine distance ? demanda von Ruff.

— Vous êtes trop pressé, laissez parler l'orateur, ne concluez pas avant sa conclusion, dit Criquet brusquement au savant.

— Si nous luttons à main armée contre Calao, nous serons vaincus ou vainqueurs : défaits, nous mourrons ici; victorieux, nous aurons des chameaux. Nos zèbres dans les deux hypothèses deviennent inutiles. Si nous luttons de ruse, nos montures ne nous seront nécessaires que plus tard. Nous nous cacherons beaucoup plus facilement sans elles qu'avec elles. Je propose de leur rendre la liberté.

— C'est dommage, soupira von Ruff. Je m'étais habitué à être porté.

— Et moi j'aimais déjà mon « coco »; la pauvre bête me connaissait déjà.

— Quels que soient vos regrets, faites comme moi, rendez la liberté à ces animaux.

Ce fut avec un serrement de cœur que les voyageurs les virent reprendre leur liberté.

— Il faut maintenant nous assurer un gîte qui soit, autant que possible, introuvable, dit Henri. Cherchons, mais soyons prudents plus que jamais.

— Oui, cherchons un trou parmi les roches, dans les broussailles.

Bientôt von Ruff s'arrêta, il appela ses amis et leur montra un fourré inextricable de ronces et de lianes épineuses.

— On serait bien là, dit-il.

— Pour y gagner la fièvre dès la première nuit ?

— Nous ne nous y retirerions qu'en cas d'absolue nécessité.

— Ah, comme cela, oui, je ne dis pas. Encore faudrait-il savoir s'il y a possibilité de pénétrer dans ce ballot de crins d'acier.

— Cherchons un endroit plus faible dans ce fouillis.

— Là, dit Paul, je crois qu'avec un peu de bonne volonté nous y arriverons. Je vais essayer; tenez mon fusil, il me gênerait. Avant tout, il me faut un bâton qui me servira à écarter les lianes.

Muni d'une branche longue et solide, il souleva les ronces et se mit à marcher sur les mains et les genoux.

Henri, qui tenait l'arme, attendit patiemment; von Ruff et Criquet allèrent à droite et à gauche, à la découverte d'une autre porte. Paul avait disparu dans le fourré; on ne le voyait plus. Quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis cet instant, et déjà Henri trouvait l'absence bien longue. Il regarda attentivement les abords du monceau de ronces; il crut, dès la première inspection, reconnaître une élévation pierreuse sous ce monceau. Il se dit que Paul s'était probablement frayé un passage aboutissant au rocher qu'il pressentait. Comme il n'entendait aucun bruit, qu'il ne voyait aucun mouvement, il se tranquillisa.

Mais au lieu d'une paisible exploration, il se passait un drame terrible sous les lianes.

Paul avait découvert une route naturelle, une sorte de canal tortueux comme un chemin de taupe.

Il s'y était engagé, l'avait suivi et enfin était arrivé devant une ouverture béante sous une pierre énorme.

Une lumière diffuse, tamisée mille fois par le réseau de plantes, l'éclairait à peine; mais ses yeux, habitués à l'obscurité, lui permirent d'entrevoir certains indices de pas. Il voulut s'en assurer, cela lui fut impossible.

Il regardait attentivement l'ouverture qui lui semblait l'entrée d'une caverne.

Que l'on juge de son émotion lorsqu'il vit briller quatre prunelles dans le souterrain.

Deux animaux étaient à quelques pas de lui, grondant sinistrement. Il chercha à distinguer leur corps, tout en prenant la défensive. Il se mit sur un genou, appuya sa main gauche à terre, prit son couteau de la droite et attendit, se demandant s'il devait appeler au secours.

Les deux bêtes avaient fait un mouvement. Elles étaient encore dans l'obscurité, mais un faible rayon de lumière permettait à Paul d'apprécier quelque peu leur taille. Il voyait briller l'ivoire de leurs mâchoires dans leurs gueules entr'ouvertes.

Tout à coup les deux fauves firent un bond, puis un deuxième.

Plus prompt qu'eux, le bras de Paul s'était porté en avant; son couteau, un long et résistant couteau de matelot, entra tout entier dans la gorge du premier qui avait fait un effort pour rugir. Un flot de sang jaillissant de la plaie béante avait éteint le rugissement. L'animal se débattait convulsivement sur le sol de son repaire. L'autre

fauve s'était jeté à son tour sur son imprudent visiteur et de sa puissante mâchoire lui avait saisi l'épaule gauche.

Paul sentait la douleur ; il ployait sous la violence du choc et de la poussée. Il fit un effort désespéré et frappa trois fois dans l'espace d'une seconde. Chaque fois son terrible couteau pénétra jusqu'au manche dans le corps du monstre qui l'assailait.

Trois blessures larges, profondes et mortelles donnaient passage à des flots de sang, le fauve tremblait, s'affaiblissait, lâchait prise.

Paul s'inclina lestement sur le côté, frappa une fois encore dans le flanc de la bête, élargit la blessure avec la lame de son couteau, y plongea le bras et alla chercher le cœur.

L'animal se rejeta en arrière, se raidit sur les jambes, puis tomba lourdement. Paul chercha alors à se rendre compte des ennemis qu'il avait combattus.

— Ce ne sont point des félins, se disait-il, ces animaux ont la vie plus dure que ceux-ci ; leurs convulsions mêmes sont plus dangereuses peut-être que leurs attaques. Ceux-ci n'ont point de griffes, ils n'attaquent et ne se défendent qu'avec leurs dents. Quels animaux ai-je abattus ? Des hyènes peut-être.

Pendant qu'il se posait ce problème, un nouveau bruit se fit entendre derrière lui, il se retourna vivement et vit remuer les branches inférieures du lacs ; il fit un mouvement instinctif pour se garer et être prêt à frapper du couteau. Il eut beau écouter, il n'entendit plus rien.

— Qu'est-ce encore ? se demanda-t-il, cela raisonnerait-il ? cela comprendrait-il le danger ? n'est-ce pas quelque nègre ? Une invisible flèche va peut-être me clouer au rocher.

Il vit une sorte de galerie dans la direction d'où était parti le bruit inexplicable. Il se précipita le couteau à la main, disposé à frapper quoi que ce fût, avant même d'attendre l'attaque.

A dix mètres de lui une masse noire rampait sous l'ombre épaisse des lianes. Il s'élança, leva la main, mais tout à coup il demeura pétrifié.

— Un peu de calme, je vous prie, cher monsieur Tcherkoff, vous avez failli commettre une imprudence, disait von Ruff qui, les genoux et les mains à terre, venait de relever la tête et le dos.

Paul, en reconnaissant le savant, baissa le couteau qu'il tenait à la main, il était pâle et ne pouvait parler, il était encore sous le coup de l'horrible émotion qu'il avait éprouvée en se débarrassant successivement des deux monstres qui l'avaient si inopinément assailli

Mais en voyant la grotesque figure du savant qui, agenouillé devant lui et son grand corps dégingandé plié en deux, le regardait sans parler, il ne put, malgré son émotion non encore dissipée, s'empêcher de rire. Comme les larmes, le rire est contagieux; von Ruff se mit à rire de son côté. L'hilarité de Paul s'en accrut d'autant.

Ces deux rires confondus arrivèrent aux oreilles d'Henri comme un rugissement. Il crut son frère en danger de mort, il s'élança sous la voûte, suivit la galerie et vint s'arrêter devant le tableau que formait von Ruff agenouillé, les mains à terre, le dos voûté, la tête relevée, la bouche grande ouverte, et Paul se tordant et se tenant le ventre.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria-t-il, qui vous fasse rire à ce point ?

— Il y a... Il y a... non... non... Il y a von Ruff... non... je ne sau... rais... tout à l'heure...

Henri commençait à rire lui-même.

Ce ne fut qu'après de bien longs efforts que Paul put se calmer; von Ruff, qui avait repris son sérieux, racontait son arrivée, quand tout à coup Henri, dont les yeux s'étaient habitués à l'obscurité, aperçut le sang dont son ami était couvert.

Il en demanda anxieusement la cause.

Paul raconta son aventure en revenant à l'indice du souterrain et en leur montrant les deux bêtes mortes.

— Ce sont deux chiens parias, dit le savant après un instant d'examen. On peut classer, pour le caractère, ces animaux au rang des hyènes. Ils sont peut-être même plus dangereux que ces dernières, surtout lorsqu'ils sont en nombre. Mais que vois-je? un souterrain! Pénétrons, il est indubitablement vide d'animaux vivants.

Après quelques instants d'exploration, il fut reconnu que l'excavation avait quelques mètres cubes d'étendue.

— C'est une retraite sûre, dit Henri; installons-nous-y.

— Où est Criquet? demanda Paul; oh! quel dommage qu'il n'ait pu voir la scène! mais je la lui raconterai, il aura au moins un instant de plaisir.

Criquet fut bientôt retrouvé. Paul le mit au courant de ce qui venait de se passer.

— Cela ne dit pas grand' chose, quand c'est raconté, dit le joyeux drille en souriant; il faudrait voir, c'est surtout la figure des rieurs qu'il aurait fallu saisir sur le vif. C'est dommage que je n'étais pas là.

Dépuis un moment le blessé sentait une douleur à l'épaule. Il pria von Ruff de la lui panser sommairement.

Il fut reconnu, au premier coup d'œil, que la blessure n'avait rien de grave ; les vêtements avaient amorti l'effort de l'animal qui, somme toute, n'avait pas eu le temps d'employer toute sa force.

Les dispositions furent vite prises pour l'installation, la sécurité et la subsistance de la petite colonie.

XXXIII

DEUX ÉCLAIRS

La bande de Calao venait d'arriver au premier village où Criquet s'était fait le maître du sorcier.

Le négrier traînait avec lui deux cents esclaves « de tout premier choix ». Ces misérables étaient accouplés sous des jougs qui servaient aussi de bayarts. Des enfants étaient enchaînés au cou de leurs parents qui marchaient en espérant l'esclavage, pour éviter de mourir sous le bâton.

Ce n'étaient plus des créatures humaines, c'était du bétail.

Calao était venu sans inquiétude au village. Il savait par expérience ce qu'il devait faire pour arriver à ses fins. Il ne soupçonnait pas, il ne pouvait même soupçonner l'œuvre de nos amis.

Cependant dès les premiers moments de son occupation temporaire il crut remarquer bien des cases vides. Il lui sembla voir chez le roi des sentiments de défiance.

Il mit ces faits sur le compte de la terreur que sa puissance inspirait, et au lieu de demander, de promettre, il commanda et menaça. Le roi se ressouvait de la prédiction du fétiche blanc. Il trembla et dissimula. Il accéda à toutes les demandes du négrier et fit tant que ce dernier se crut en parfaite sécurité.

Pendant que le négrier et le chef de tribu palabraient, le sorcier s'était approché de la horde, puis de la litière de Catherine. Il avait parlé aux négriers qui la gardaient, puis aux nègres qui la portaient. Il était jovial, la jeune fille n'eut point peur de lui. Il demanda aux gardiens quelle était cette blanche et à quoi elle servait.